

s'avança donc de quelques pas et descendit les trois marches qui le séparaient de l'objet.

Son adversaire tenta de le stopper grâce à sa magie, mais Narghâl balayait ses attaques sans effort apparent. La haine le dévorait et rien ne pouvait plus l'arrêter. Il s'empara de l'Yzhal et, dans un geste de victoire, le lança dans l'eau écarlate de la Source des Oracles.

Un vent puissant provenant de chaque mur du sanctuaire convergea vers le centre pour plonger dans le tumulte que la corne rayonnante avait produit, puis une vague terrible se libéra dans une explosion aussi silencieuse qu'aveuglante. L'Yzhal se fissura de toutes parts pour se fracturer finalement, sombrant dans l'eau des oracles.

La corne mythique de Valusar n'était plus.

Lorsque Narghâl se retourna pour faire face à ses victimes, il constata que Jahmir avait créé un puissant rempart qui l'empêchait de les voir. Il sourit intérieurement, fort d'une assurance que jamais il n'avait eue, et se proposa de détruire ce misérable sortilège de novice.

La paroi disparut toutefois d'elle-même et révéla une pièce entièrement vide, jonchée de cadavres et d'armes maculées d'un sang déjà presque sec.

Narghâl se mit alors à rire, tant cette fuite était inutile et stupide ! Puis, il reconsidéra la situation et parvint même à la trouver à sa convenance.

Son règne, bientôt, viendrait.

Le jeune homme décida qu'il valait mieux ne rien dire et observa la réaction du soldat. Ce dernier considéra les deux voyageurs, jaugeant les dires du rebouteux.

— Nous avons fait un long voyage pour rejoindre un ami qui demeure ici.

Le garde resta un instant impassible, mais finalement leur fit signe de poursuivre leur route. Th'iam attendit d'être un peu à l'écart pour demander au vieil homme :

— Pourquoi lui avoir menti ?

Son ami esquissa un sourire pincé.

— Il te faut apprendre quelques détails d'importance concernant la Citadelle Haute, fit-il en baissant la voix.

Le vieil homme ne s'arrêta pas et fit mine de tenir une discussion parfaitement normale avec son disciple. Il lui fit néanmoins comprendre qu'il ne fallait pas parler trop fort.

— Vois-tu, cette ville se trouve sur l'unique chemin qui mène à notre objectif.

Manifestement, il ne voulait pas nommer expressément la forteresse des Sept Brumes. Th'iam n'en connaissait pas la raison, mais il le laissa poursuivre :

— Le lieu où nous nous rendons a longtemps été le centre d'une tyrannie qui s'étendait sur la totalité des Terres habitées et qui a laissé de profonds stigmates dans les populations.

Tout en discutant, les voyageurs traversèrent une petite place pavée entourée de maisons de pierres. Elle semblait communiquer avec une multitude de ruelles qui devaient s'étendre dans les bas quartiers. Morius se dirigea vers un escalier qui menait à une esplanade plus grande.

Discrètement, il poursuivit son explication :

— Lorsque le tyran fut vaincu, les hommes délaissèrent la forteresse par peur des mystères qu'elle renfermait. Ses murs étaient emplis de maléfices laissés par le magicien lui-même, si bien que personne n'osa plus s'y aventurer.

Th'iam écoutait attentivement l'explication du vieil homme tout en ne perdant rien de la ville qui s'offrait à lui. Ils étaient arrivés au pied du grand escalier et il remarqua que ses deux flancs étaient bordés de petites échoppes installées les unes au-dessous des autres.

— La construction de la Citadelle Haute est bien antérieure à cette époque, poursuivit Morius, mais après la chute du magicien, elle fut fortifiée et le rôle qu'on lui attribua lui donna une importance significative.

— Ah ? Et quel était-il ?

Le prêtre s'arrêta un instant pour reprendre sa respiration. Th'iam n'avait pas pris garde à son rythme et réalisa subitement qu'il marchait bien trop vite pour le vieil homme. Ce dernier reprit néanmoins l'ascension de l'escalier, poursuivant son explication :

— Depuis cette époque, les hommes de la Citadelle Haute sont chargés de surveiller l'accès à la forteresse. Concrètement, personne n'a le droit de s'en approcher, car les sortilèges enterrés dans ses tours peuvent être très dangereux pour le monde que nous connaissons.

Th'iam marqua une pause, considérant son ami avec une pointe d'appréhension dans le regard. Il voulut intervenir, mais Morius continua :

— Depuis lors, la situation a beaucoup évolué. Comme tu l'as sans doute remarqué, peu de gens se souviennent encore de cette longue période de tyrannie et des blessures que ces années ont laissées dans la population. Elles se sont lentement cicatrisées, laissant derrière elles la mémoire du tyran et de ses sortilèges.

Th'iam hocha la tête. Les générations qui se succédaient perdaient souvent une partie de leur histoire. Il n'était pas étonnant que pendant une période de paix et de prospérité les souvenirs des malheurs passés s'atténuassent jusqu'à disparaître totalement.

ce spectacle ; pourtant, il était bien réel. Le monde allait être débarrassé d'une menace terrible.

Jahmir et la jeune femme qui le suivait s'approchèrent du centre de la pièce et arrivèrent à la hauteur d'Aldric et d'Isard. Ils observaient leur ennemi se tordre d'une douleur que personne d'autre ne percevait. Il criait sa haine et tentait de se débattre contre ces liens magiques qui se tissaient autour de lui et qui l'emprisonnaient chaque seconde un peu plus.

Le son résonnait encore de toute sa puissance lorsque soudain, sortie d'une zone d'ombre près de la seconde entrée, une gerbe de feu surgit et craqua dans la pénombre, illuminant la pièce d'une clarté aveuglante. Toutes les personnes présentes dans le sanctuaire ne purent qu'assister à cette déferlante qui s'abattit sauvagement contre Staliord. Sous le regard médusé d'Aldric, le frère supérieur s'écroula contre la pierre, transpercé par un flot de feu rugissant.

À cet instant, la femme qui accompagnait Jahmir s'élança dans la direction de la seconde entrée, vers la zone d'ombre d'où provenait la gerbe de feu, et parvint rapidement à éliminer le meurtrier de Staliord. En même temps, le lieutenant se précipita vers la corne pour s'en emparer ; malheureusement, il ne parvint pas à l'atteindre. Déjà, Narghâl s'était relevé. Le sortilège n'avait pas agi suffisamment longtemps et le magicien se tenait à nouveau devant eux.

Dans sa course, Aldric rencontra une paroi invisible. Celle-ci n'avait cependant pas été produite par son ennemi pour l'empêcher de passer ; elle avait été érigée par Jahmir pour le protéger de l'ire du magicien. Une vague de magie s'abattit contre ce mur à peine quelques pouces devant la face du lieutenant.

Jahmir pouvait les protéger momentanément, mais il n'avait pas l'expérience suffisante pour vaincre Narghâl en combat singulier. Il fallait utiliser l'Yzhal. Malheureusement, le Damné l'avait également compris et il comptait bien se débarrasser de la corne avant de déchaîner sa fureur contre eux. Le magicien

— Je ne pourrais point te tuer, Narghôn, je le sais aussi bien que toi, mais sache que les petits sortilèges que tu réserves à ces hommes ne m'impressionnent pas !

Et, finissant sa phrase, Jahmir détruisit la paroi d'air qui séparait Staliord de l'Yzhal et poussa un peu la corne vers le frère supérieur. L'objet vacilla tout d'abord et roula ensuite en bas des marches. Narghôn tenta de freiner la corne pour l'empêcher d'arriver dans les mains de Staliord. Il essaya peut-être même de tuer le frère supérieur, mais manifestement, Jahmir parvenait à protéger l'objet et son destinataire.

Un rictus de haine impuissante se dessina sur le visage de Narghôn. Sa frustration était palpable et il allait sans doute exploser de rage et de magie, lorsque Staliord s'empara de la corne. Le magicien n'eut même pas l'occasion de crier. Dans un souffle puissant, le frère supérieur fit résonner le cor dans la caverne.

Un son grave se répandit très vite dans chaque interstice de la roche et provoqua une sorte de tremblement dans la chair de chacun. Narghôn, quant à lui, s'écroula soudain, essayant vainement de protéger ses oreilles de ce timbre meurtrier. Le son était toutefois magique et même la surdité ne l'en eût pas protégé. Il ne pouvait rien contre cette corne, que les prêtres sombres avaient jadis forgée pour prendre possession de l'âme de ceux qui se liaient aux Regards damnés. Narghôn n'avait pas soupçonné l'existence de cette arme lorsqu'il avait pactisé avec l'une de ces entités. Il avait utilisé son pouvoir avec insouciance jusqu'au jour où Joharif, petit voleur, avait fait sonner ce même cor en sa présence.

Le magicien avait tout fait pour que cela ne se reproduise plus, mais encore une fois, le timbre de la corne résonnait dans sa chair et l'avalait.

Aldric observait la scène sans réaction apparente. Staliord, cet homme blessé et à terre, tenait à sa merci l'un des plus puissants magiciens. Il y avait quelque chose d'impensable dans

— Cela voudrait-il dire que l'accès à la forteresse est libre ? Morius secoua la tête dans un rictus.

— Loin s'en faut, répondit-il. Les hommes de la Citadelle Haute ne connaissent certes plus les véritables raisons de leur mission ; toutefois, ils ne sont pas moins restés les gardiens de cette terrible forteresse.

— Mais pourquoi ? demanda Th'iam étonné.

Son ami s'arrêta pour reprendre sa respiration, avant de répondre :

— Vois-tu, les peurs qui alimentent les légendes ne se perdent pas avec le temps. Les années les déforment certes, mais parfois, elles les amplifient ou les rendent encore plus mystérieuses pour n'en devenir que plus menaçantes. Finalement, les hommes de ces montagnes ont protégé les secrets des Sept Brumes en dressant un rempart de crainte et de mystère depuis si longtemps qu'ils ont fini par y croire à leur tour.

Th'iam hocha la tête d'un air grave, mais Morius ajouta encore :

— Donc, ne t'avise pas de prononcer le nom de ce lieu. Les gens en ont peur et le simple fait de le nommer suffirait à te faire arrêter.

Le jeune soldat savait maintenant pourquoi Morius avait menti à la sentinelle. En revanche, il ne voyait pas comment ils pourraient atteindre leur destination.

Entretiens, les deux hommes étaient parvenus au sommet des marches et une vaste esplanade bordée de hauts bâtiments s'offrait à eux. À plusieurs endroits se dressaient de longues colonnes de granit entourées de bassins formant un ensemble aéré. De ces piliers jaillissait une eau limpide courant le long des structures en spirale pour alimenter un réseau de petits canaux intriqués. Ça et là, des plantes grimpantes plongeaient leurs racines dans ces rus et s'entrecroisaient autour de fines arches de pierre, constituant de nombreuses allées de verdure.

Morius semblait bien connaître les lieux. À peine arrivé sur la place, il obliqua à droite et se dirigea vers un endroit où plusieurs échoppes se bousculaient.

— Viens, dit-il. Avant toute chose, il nous faut nous restaurer. Nous n'avons rien mangé depuis hier et nous devons reprendre des forces.

Th'iam réalisa effectivement qu'un bon repas ne lui ferait pas de tort. Il souriait déjà à l'idée d'une tablée pleine de victuailles, mais, en suivant le vieil homme dans une petite auberge peu accueillante, il comprit qu'il devrait certainement se contenter d'un peu de pain et de soupe.

L'aubergiste les accueillit avec une mine renfrognée. De son regard suspicieux, il les toisa quelques instants avant de leur demander ce qu'ils désiraient. Th'iam reconnut que les habits qu'ils portaient ressemblaient plus à des guenilles de marauds qu'à de vrais vêtements de voyageurs. Pour le tenancier, ce n'était que deux mendiants de plus venant perturber son établissement.

Morius se présenta malgré tout :

— Bonjour messire, commença-t-il, je suis herboriste et voici mon disciple. Nous avons beaucoup voyagé et aimerions nous restaurer.

L'aubergiste ne quitta pas son expression bourrue et resta impassible, laissant Morius poursuivre :

— Évidemment, nous avons de quoi vous payer.

Tout en terminant sa phrase, le vieil homme sortit quelques pièces de sa poche et les présenta au tenancier. Ce dernier se radoucît un peu, mais considéra la monnaie de Vonell avec circonspection. Il l'accepta néanmoins et indiqua aux voyageurs qu'ils pouvaient s'attabler où bon leur semblait.

Th'iam considéra la petite salle et remarqua qu'elle était presque vide. Au vu de l'antipathie de l'aubergiste, il ne s'en étonna guère.

Morius alla s'asseoir à une petite table dans un coin non loin de deux hommes qui discutaient gaiement. Il se défit de

— Qui ose défier ma puissance ? hurla le magicien, fulminant de rage et libérant sa magie contre le frère supérieur de l'Yzhal.

À cet instant, les deux personnages qui s'étaient introduits discrètement dans le sanctuaire apparurent à la lumière des torches. Le lieutenant constata que sa première impression était exacte. L'un d'eux était effectivement une femme portant une longue tunique blanche. Le second était un jeune homme aux allures de voyageur qui arborait une large épée à son côté gauche. Ce dernier s'avança et s'exclama :

— C'est moi qui te défie, Narghôn !

Le magicien laissa le corps de Staliord choir contre le sol et leva les yeux pour savoir qui lui avait répondu de la sorte.

— Jahmir ! constata-t-il. Je ne t'attendais pas si tôt.

Le jeune homme s'avança dans le sanctuaire en direction de la Source des Oracles, mais Narghôn se fendit soudain d'un rire sinistre. Il observa le nouveau venu un instant avant de l'invectiver :

— Crois-tu vraiment pouvoir vaincre Narghôn le Damné grâce à ton Sentiment magique à peine maîtrisé ?

Sans la comprendre, Aldric sentit que la phrase du magicien provoqua le doute dans l'esprit de son opposant. Ce dernier ne répondit pas tout de suite et un silence s'installa dans la caverne.

Staliord s'était un peu relevé. Il semblait se mouvoir avec difficulté, mais visiblement, il parvenait à comprendre ce qui se déroulait dans la pièce. L'Yzhal reposait au sommet des marches et ne se trouvait qu'à quelques pas de lui. Le rideau magique l'empêchait cependant de s'en emparer.

Narghôn prit une voix encore plus arrogante :

— Alors, novice ! Que comptes-tu faire pour me terrasser ? J'attends !

Aldric sentit cependant que le Damné commettait une erreur en sous-estimant le nouveau venu. Levant sa main contre le plafond, ce dernier s'écria :

Le lieutenant ne parvint pas à apercevoir distinctement les deux inconnus ; toutefois, il était presque certain que l'un d'eux était une femme. Sa longue robe blanche avait brièvement réfléchi la lumière des torches avant de s'estomper dans l'ombre d'une colonne. Narghâl n'avait rien remarqué. Il psalmodiait une incantation qui lui demandait manifestement toute sa concentration.

Sans comprendre, le lieutenant remarqua soudainement que ses membres réagissaient à nouveau. Au même moment, Staliord releva imperceptiblement la tête et lui fit signe de rester immobile. Aldric ne saisissait pas ce qui se passait. Comment le sortilège qui les maintenait avait-il pu se rompre ?

Staliord, le plus proche de la corne, semblait se préparer à bondir. Ses compagnons restèrent immobiles pour ne pas attirer l'attention de Narghâl, leurs yeux rivés sur leur ami. Ce dernier décida de se déplacer très lentement plutôt que de faire un mouvement brusque qui aurait pu lui être fatal. Il avança donc accroupi, s'arrêtant souvent, croyant voir les yeux du magicien s'ouvrir, et parvint finalement à atteindre le bas de l'escalier. Il ne lui manquait que quelques marches pour se saisir de l'Yzhal ; hélas, ce fut à ce moment précis que l'eau de la Source des Oracles se mit à bouillonner. La pure clarté de l'onde se teinta soudain d'un rouge sang et d'étranges vapeurs surgirent, provoquant de petits tourbillons.

— Il ne me reste plus qu'à déposer la corne dans la source, s'exclama Narghâl avant d'ouvrir les yeux et de découvrir Staliord au bas des marches, s'élançant vers l'Yzhal.

La réaction du magicien fut instantanée. Levant son bras dans un mouvement de colère, il figea l'air qui se trouvait entre la corne et le frère, si bien que ce dernier ne rencontra qu'une paroi invisible et s'écroula sur le sol. Narghâl ferma sa main dans sa direction, comme pour le broyer entre ses doigts, et sa victime fut soudain prise de spasmes incontrôlables, écrasée par des serres invisibles.

sa besace ainsi que de son manteau et s'assit, imité par le jeune soldat.

Les deux clients attablés à proximité se retournèrent pour considérer les nouveaux arrivants et Morius les salua d'un geste de la tête. L'un d'eux lui rendit son salut et en profita pour entamer la conversation :

— Le bonjour, étrangers ! Vous me semblez avoir fait un bien long voyage. D'où venez-vous ainsi ?

Le guérisseur lui sourit et se présenta :

— Bonjour, messires. Nous sommes herboristes itinérants et nous voyageons effectivement beaucoup. Notre dernier séjour dans une grande ville comme la vôtre remonte à plusieurs semaines, c'était à Valusar.

L'homme siffla son étonnement.

— Bigre ! C'est en effet un long voyage ! Mais, dites-moi, qu'est-ce qui vous amène ici ?

Th'iam observa Morius avec anxiété. À la porte de la citadelle, la sentinelle n'avait pas posé beaucoup de questions, mais cet homme semblait bien plus curieux. Il n'y avait plus qu'à espérer que le mensonge de Morius suffirait.

— Nous venons rendre visite à un ami que je n'ai plus vu depuis fort longtemps. Il ne sait pas que je viens et j'espère pouvoir le trouver.

Le client parut intéressé.

— Tiens donc ? Et comment s'appelle-t-il ? Peut-être le connaissons-nous ?

Th'iam essaya de ne pas montrer la tension qui montait en lui. Il fallait que Morius se sorte de ce mauvais pas sans éveiller les soupçons. Le vieil homme, quant à lui, ne semblait pas autrement dérangé par la curiosité de son interlocuteur. Il lui répondit le plus naturellement du monde :

— C'est fort possible. Tout le monde doit se connaître dans cette ville. En fait, mon vieil ami s'appelle Nicoret, maître herboriste.



L'interlocuteur de Morius perdit soudain sa mine enjouée et resta un instant interdit. Th'iam se demanda si le rebouteux n'avait pas par hasard nommé une personne de mauvaise compagnie, mais ses craintes se révélèrent infondées :

— Le vieux maître Nicoret ? demanda le client, désolé. Ma foi, je crois que vous arrivez un peu tard. Ce pauvre homme s'est éteint il y a déjà quelques années. Je suis navré de vous l'apprendre.

Th'iam remarqua que la nouvelle affectait bel et bien son ami. Manifestement, il avait effectivement une connaissance à la Citadelle Haute qui ne faisait pas partie du mensonge.

Morius arbora une mine sombre, lorsqu'il répondit :

— Triste nouvelle, en effet. C'est très fâcheux.

Son interlocuteur marqua un silence de circonstance, mais l'autre client prit la parole :

— En revanche, commença-t-il, peut-être auriez-vous plaisir à rencontrer son disciple ?

Le visage du prêtre s'éclaircit un peu à ces mots.

— Tiens donc ? fit-il faussement désinvolte. Nicoret avait un apprenti ? Et comment s'appelle-t-il ?

L'homme réfléchit un instant.

— Herstios, je crois.

Comme son camarade confirmait d'un signe de la tête, Morius leur demanda encore :

— Et savez-vous où il demeure ?

L'un des deux clients hocha la tête.

— Aux dernières nouvelles, il aurait simplement repris l'échoppe de feu maître Nicoret. Vous devez certainement savoir où elle se trouve ?

Son interlocuteur acquiesça dans un sourire.

— Oui, je vous remercie pour ces précieuses informations. Nous irons rendre visite à cet Herstios.

Les deux hommes lui rendirent son sourire et l'un d'eux conclut :

se furent apaisés, il ouvrit les yeux en direction d'Aldric et de ses amis. Son regard rougeoyait d'une haine dévorante.

— Pauvres imbéciles ! dit-il dans un souffle. Croyiez-vous vraiment pouvoir me vaincre ? Votre persévérance est toute à votre honneur, je l'avoue, mais parfaitement vaine. Jamais votre quête ne m'a causé la moindre contrariété. De la pitié tout au plus.

Les traits du magicien se fendirent d'un sourire mauvais. Il fit quelques pas en direction de l'Yzhal et ajouta encore :

— Mais cessons là ces inutiles palabres ! J'ai des choses bien plus importantes à accomplir.

Narghâl se baissa et empoigna la corne qu'il contempla quelques longs instants. On pouvait lire dans son regard toute l'amertume de ces interminables années qu'il avait dû passer dans une geôle magique, condamné à faire grandir la haine qu'il avait pour ce monde. Une lueur de vengeance et de victoire brillait dans ses yeux. La liberté totale était maintenant à sa portée.

Impuissant, le lieutenant observait la scène qui se déroulait devant lui. Il s'estimait heureux d'être encore en vie, mais pour combien de temps ? À quelques pas de lui, Staliord reposait également inerte, incapable de faire le moindre mouvement et contraint d'assister à la fin de la corne magique.

Narghâl se retourna et se dirigea vers le grand autel qui trônait devant la Source des Oracles. Il gravit les quelques marches qui l'en séparaient et déposa l'Yzhal d'or sur le sol, à côté du petit bassin. Il se plaça ensuite de l'autre côté de la table de façon à faire face à la fontaine. Il déposa délicatement ses mains osseuses sur la pierre et ferma les yeux, balançant sa tête en arrière pour invoquer un puissant sortilège.

L'attention d'Aldric fut soudain attirée par deux personnes qui entraient silencieusement dans le sanctuaire. Elles avaient emprunté la première entrée et se déplaçaient discrètement entre les colonnes.

près de la Source des Oracles, entraînant les flammes des torches en un cône menaçant. Tous les hommes encore vivants contemplèrent le spectacle dans un silence teinté de crainte. Le premier à réagir à cet étrange phénomène fut Staliord. Il sortit de sa torpeur et s'écria :

— De la Haute Magie ! Emparez-vous de la corne, c'est notre seule chance de combattre Narghâl !

À ces mots, Aldric et Isard s'élancèrent vers le comte. Leurs épées rencontrèrent le corps d'Eric de Valusar, mais il était déjà trop tard ; l'Yzhal volait en direction du cône de vent. L'espace d'un instant, le temps sembla s'arrêter. Suspendue en l'air, la corne s'échappait des mains traîtresses du comte et poursuivait sa course vers le tourbillon de flammes. Devant l'échec, un rictus d'impuissance s'afficha sur le visage d'Aldric.

Puis tout s'accéléra.

L'Yzhal tomba bruyamment contre la pierre et roula encore quelques pas avant de s'arrêter devant le tumulte où se dessinait maintenant une forme humaine. Staliord se mit à courir en direction de la corne quand tous se figèrent.

Aldric s'était également mis à courir, mais sentit son corps se raidir subitement et s'immobiliser dans sa course. Plus aucun de ses muscles ne réagissait. Même s'il pouvait voir et entendre tout ce qui se passait, il était incapable de bouger. De puissants liens magiques s'étaient emparés de lui et l'empêchaient de se mouvoir. Visiblement, ses amis se trouvaient dans le même état que lui. Narghâl les tenait à sa merci.

Le magicien apparut distinctement au centre du tourbillon. Sa longue cape noire volait au gré des vents puissants et ses mains semblaient faire vibrer le cône de feu. Lorsque son corps fut totalement visible, il baissa les bras et les croisa contre son buste. Immédiatement, les vents faiblirent et les flammes qui l'habillaient se perdirent autour des larges colonnes de pierre.

Le Damné attendit encore un instant, laissant le silence régner à nouveau sur le sanctuaire des oracles. Puis, lorsque les vents

— Heureux d'avoir pu vous rendre service.

Peu après, l'aubergiste apporta du potage, un morceau de pain et un peu de lard aux nouveaux arrivants. Il n'avait pas quitté sa mine renfrognée, mais Th'iam s'en aperçut à peine tant son attention était attirée par la nourriture. Les deux amis mangèrent de bon appétit et profitèrent pleinement de ce premier véritable repas depuis de nombreux jours. Ils ne restèrent cependant pas bien longtemps dans l'auberge. En effet, dès qu'ils eurent terminé, ils quittèrent l'établissement et s'engagèrent à nouveau sur la grande esplanade.

À l'extérieur, Th'iam se sentit à nouveau libre de parler.

— Qui était ce Nicoret ? s'enquit-il.

Morius lui répondit simplement :

— Comme je l'ai dit à ces deux hommes : c'était une vieille connaissance, un maître herboriste.

Son ami hocha la tête. Il hésita un instant à poser une question qui le taraudait, mais décida qu'elle n'était pas opportune. Il demanda plutôt :

— Et pensez-vous que son disciple pourra nous aider ?

— Je l'espère, lui répondit laconiquement le prêtre en s'engageant dans une rue annexe.

Ils marchèrent encore de longues minutes dans les ruelles de la Citadelle Haute, traversant plusieurs passerelles et empruntant un long escalier couvert. Ils s'arrêtèrent finalement devant une petite échoppe dont l'enseigne rouillée se balançait lentement au gré de la brise. Une âcre odeur d'encens se répandait dans la ruelle malgré la petite porte fermée.

Th'iam considéra l'établissement avec méfiance. D'ordinaire, le jeune soldat ne se serait jamais aventuré dans ce genre de boutiques qui transpiraient l'occultisme douteux et malsain. Faisant néanmoins fi de ses préjugés, il suivit Morius à l'intérieur.

L'échoppe ressemblait assez bien à l'image que Th'iam s'en était fait de l'extérieur. De lourdes étagères de bois noir s'élevaient de chaque côté et obscurcissaient le lieu ; d'innombrables

fiolles et bocaux d'herbes chargeaient ces meubles, rendant l'atmosphère écrasante.

Les deux amis restèrent un instant à l'entrée, mais bien vite, le maître des lieux se présenta à eux. C'était un homme recourbé qui ne devait pas avoir plus de trente ans, mais dont les traits étaient ceux d'un individu de cinquante. Seuls ses yeux rayonnaient encore d'une jeunesse dissimulée sous le poids de l'étude et des longues nuits de veille.

En s'approchant des deux clients, le vendeur arbora un sourire de bienvenue ; cependant, lorsqu'il rencontra le regard de Morius, son visage se figea. Il n'eut toutefois pas l'occasion d'articuler un mot, puisque ce fut son client qui prit la parole :

— Herboriste Herstios ?

Le propriétaire resta un instant sans répondre avant de balbutier un petit « oui » inaudible. Comme il ne semblait pas vouloir s'exprimer plus, le prêtre ajouta en indiquant Th'iam du doigt :

— Ce jeune homme est digne de confiance. Vous pouvez parler sans crainte.

À ces paroles, l'herboriste eut une réaction inattendue. Il s'inclina devant le prêtre et déclara :

— Maître, je suis très honoré.

Th'iam eut l'impression de vivre cette scène pour la seconde fois. En effet, dans les rues de Valusar, lors de sa rencontre avec Mylandra, cette dernière avait réagi de la même manière. Il réalisa que ces personnes ne devaient pas voir en Morius le vieux rebouteux qu'il connaissait, mais bien le puissant archiprêtre qu'il prétendait être. En même temps, le jeune homme trouva la réponse à la question qu'il n'avait pas osé poser à son ami. Apparemment, maître Nicoret et son disciple Herstios appartenaient également à la sombre Voie. Ces prêtres semblaient donc former un réseau dans toutes les villes et infiltrer toutes les nations. Th'iam ne savait pas trop dans quelle intrigue il

et leurs coups parvenaient à maintenir leurs ennemis à distance ; toutefois, devant le nombre, ils ne purent pas tenir longtemps. Les deux amis abattaient leurs armes sans relâche sur ces trois derniers remparts, si bien qu'après quelques minutes, le premier puis le second s'écroulèrent sous leurs coups.

Le troisième tenta vainement de s'interposer encore, mais la fatigue ralentissait ses mouvements et bientôt il tomba à son tour. Le comte était maintenant acculé contre la paroi de la grotte. D'un bras, il tenait fermement la corne magique et, de l'autre, il brandissait une large épée.

Aldric se retourna rapidement. Tous les hommes de Valusar étaient tombés ; du moins, aucun d'eux ne se battait plus. Les alliés avaient essuyé de grosses pertes et il ne leur restait plus que trois hommes valides en plus des trois dirigeants. Si les renforts de Valusar arrivaient maintenant, il n'y avait que peu d'espoir. Aldric s'étonna d'ailleurs de leur lenteur, car les créatures qu'il avait libérées n'avaient pas dû les occuper bien longtemps. Quelle que fut toutefois la raison de ce retard, il comptait bien en tirer parti.

Isard échangea quelques parades avec le comte avant de s'écrier :

— Cessez ce combat stupide, comte Eric ! Donnez-nous la corne et nous vous épargnerons.

Aldric savait que le prince connaissait assez bien son adversaire. Leurs deux pays étaient frontaliers et les familles nobles avaient de fréquents contacts. Cependant, le comte ne s'en souvenait visiblement pas. Le Regard de Narghôn avait tant corrompu son esprit qu'il ne restait rien de l'ancien personnage. Ses yeux brillaient d'une étrange lueur rougeâtre, signe d'une folie entière. Il se battrait jusqu'à son dernier souffle s'il le fallait.

— Arrière hérétiques ! Jamais vous n'aurez cette corne ! invectiva-t-il.

À cet instant, un vent violent s'éleva au cœur même de la grotte. Des langues de brumes se formèrent autour de l'autel,



Aldric. Par ce geste, ils purent à la fois sauver leur supérieur et créer une brèche dans la paroi de Valusar.

Alors qu'il s'apprêtait à parer, Aldric n'eut finalement qu'à se défaire d'un cadavre qui s'écroula sur lui. Il se releva donc promptement et constata que la brèche était le théâtre de rudes combats. Les hommes de Valusar essayaient tant bien que mal de resserrer leurs rangs pour présenter un front uni, mais les assaillants parvenaient plutôt bien à séparer les deux parties. Il se relança dans le tumulte de la bataille pour leur prêter main forte.

Les guerriers tombaient de toutes parts et le sol de la salle se macula progressivement de longues traînées d'un sang sombre. Du côté d'Isard, la bataille semblait plutôt bien se dérouler. La puissance du prince n'était pas étrangère à cet état de fait. Son glaive allait d'un soldat à l'autre, pourfendant ses ennemis et provoquant également, çà et là, des brèches dans la défense de Valusar.

Après plusieurs minutes d'un intense combat, Aldric sentit que l'affrontement tournait à leur avantage. Le mur de soldats qui protégeait le comte était maintenant troué à plusieurs endroits et les hommes de Valusar peinaient à résister à l'assaut de leurs adversaires. Le lieutenant savait qu'il avait perdu beaucoup d'éléments, mais les effectifs des deux camps s'étaient égalisés au cours de la bataille et tendaient même à avantager son propre groupe.

Il se battait maintenant aux côtés d'Isard. Ils avaient tous deux compris que la bataille devait se terminer rapidement, sans quoi l'arrière-garde de Valusar, restée à l'extérieur pour tenir la porte, viendrait en renfort et le nombre des alliés serait alors trop faible pour espérer la victoire.

Laissant leurs soldats s'occuper des derniers combattants, Isard et Aldric se jetèrent en direction du comte et de ses trois sentinelles. Quelques hommes se battaient déjà contre eux et la venue des deux officiers modifia significativement le rapport de force. Les imposants gardes du corps étaient de forte complexion

était impliqué, mais décida qu'il était maintenant trop tard pour s'en soucier.

L'herboriste se releva rapidement et alla verrouiller la porte de l'échoppe.

— Venez, dit-il, descendons à la cave, nous serons plus à l'aise pour discuter.

Les deux voyageurs lui emboîtèrent le pas et passèrent une petite trappe voûtée dissimulée entre plusieurs étagères menant à un escalier de pierre. Leur hôte s'était muni d'une chandelle, mais sa lumière suffisait à peine à éclairer ses propres pas. Ils descendirent donc un peu à tâtons jusqu'à une petite pièce, qu'Herstios éclaira en allumant d'autres bougies.

Les trois hommes s'assirent autour d'une table basse recouverte de parchemins divers et d'un imposant grimoire. Visiblement, cette pièce était utilisée comme étude par l'herboriste pour ses recherches de prêtre sombre. La porte qui y menait était en effet pour ainsi dire invisible à des yeux non avertis.

Après un petit instant de silence, Morius prit la parole :

— J'ai été navré d'apprendre que votre maître nous avait quittés si tôt.

Herstios acquiesça.

— J'ai mis beaucoup de temps à traverser cette épreuve, répondit-il. Maître Nicoret représentait tant pour moi ! Il m'a enseigné tout ce que je sais.

Morius hocha la tête.

— Combien de temps avez-vous été son disciple ?

L'herboriste réfléchit.

— Une dizaine d'années environ. Il m'a enseigné les bases de notre art ; ensuite, j'ai beaucoup étudié par moi-même.

Les trois hommes restèrent un instant silencieux, mais Herstios reprit la parole :

— Mon maître m'a beaucoup parlé de vous et j'ai toujours espéré vous rencontrer, mais à vrai dire, je n'y croyais pas trop. Son interlocuteur lui sourit chaleureusement.

— Il est vrai que je ne voyage plus aussi souvent qu'auparavant. Le poids de l'âge se fait sentir et la Citadelle Haute se trouve bien loin de chez moi.

— D'un autre côté, je ne suis pas vraiment surpris de vous voir, répondit leur hôte mystérieusement.

Morius fronça les sourcils.

— Qu'entendez-vous par-là ?

— Eh bien, commença timidement Herstios, disons qu'au vu de certains événements et de certaines prophéties...

Le vieil homme resta un instant interdit.

— Vous avez pu lire les prophéties de l'équinoxe ?

L'herboriste lui sourit, flatté que son archiprêtre lui pose la question.

— À vrai dire, non, avoua-t-il, mais pendant mes recherches, j'ai acquis une certaine... comment dirais-je... une certaine intuition concernant les courants magiques. Je n'ai bien sûr pas votre talent ni votre clairvoyance, mais je suis parvenu à ressentir que de graves événements se préparaient.

Morius semblait réellement impressionné.

— Maître Nicoret vous a bien formé, dit-il, et votre talent me semble fort prometteur. Si le temps ne nous était pas compté, je serais très intéressé à poursuivre cette discussion avec vous, mais comme vous l'avez pressenti, nous allons au-devant de terribles heures et j'ai besoin de votre aide.

Herstios acquiesça, l'air grave.

— Je serai honoré de pouvoir vous offrir mes services. Qu'attendez-vous de moi ?

Le vieil homme resta un instant silencieux à contempler les flammes des bougies danser dans l'obscurité.

— Nous devons quitter la Citadelle, dit-il.

Son hôte parut surpris, ne comprenant pas en quoi cela était difficile. Il laissa donc Morius poursuivre :

— Par la route du sud.

Le bruit de leurs pas se répandit dans toute la grotte, amplifié et déformé par la roche. Ils se ruèrent vers les forces de Valusar, prenant garde à encercler efficacement l'Yzhal afin d'acculer son porteur contre une paroi.

Quoique surpris, leurs adversaires réagirent promptement. Ils avaient été attaqués à l'extérieur de la caverne et s'étaient certainement doutés qu'il pouvait subsister quelque résistance à l'intérieur. Ils ne s'attendaient cependant pas à rencontrer une telle force.

Très vite, les fantassins se serrèrent autour du porteur de l'Yzhal, le comte Eric. La vingtaine d'hommes qu'ils étaient pouvait ainsi défendre efficacement la corne. De tous côtés, des cris retentirent dans la grotte. Leur régent cria ses directives et leur intima l'ordre de défendre le symbole contre les hérétiques.

De son côté, Aldric conduisit une poignée de soldats contre le flanc droit du demi-cercle et entendit Isard entrer dans la bataille dans une clameur mêlée de cliquetis d'épées. Quelques flèches volèrent encore contre Valusar, mais la victoire se gagnerait au corps à corps.

Le choc fut brutal.

Valusar adopta une tactique défensive, essayant de contenir les attaques. Le glaive d'Aldric s'abattit plusieurs fois contre les boucliers et rencontra fréquemment les armes adverses, mais ne parvint pas à trouver une ouverture. Pendant plusieurs minutes, le front tint bon et ne ploya pas.

Toutefois, lors d'un échange de coups avec un ennemi, le lieutenant buta contre une irrégularité du sol et partit en déséquilibre. Il voulut se reprendre, mais n'y parvint pas et tomba en arrière contre la pierre froide. Son adversaire profita de sa faiblesse et s'avança d'un pas pour lui asséner un coup décisif, comprenant trop tard qu'il commettait là une grave erreur. Les deux alliés qui se battaient aux côtés du lieutenant remarquèrent la faille et attaquèrent simultanément le soldat qui se jetait sur

dans l'embrasure de l'entrée. Derrière lui, l'obscurité était totale, les torches ayant été éteintes pour ne pas attirer l'attention de Valusar.

La salle qui abritait la Source des Oracles était un lieu où régnait un silence religieux. De larges colonnes soutenaient un plafond parsemé de gravures et de fresques aux mille beautés. Un autel de pierre dominait la pièce du haut d'un socle, fait de quelques marches, offrant au maître de cérémonie une vue plongeante sur le bassin qui s'étendait au pied de l'escalier. Une eau claire montait des profondeurs et jaillissait en son centre, s'écoulant ensuite vers l'arrière de la caverne où elle disparaissait dans une fissure. La terre semblait avoir formé cette imposante anfractuosité pour y créer un temple autour de cette source.

La première fois qu'il avait pénétré dans ce sanctuaire, Aldric avait été impressionné par cette salle qui n'avait certainement pas changé depuis que la ville avait été abandonnée. Une lumière dansante l'éclairait faiblement et lui donnait un aspect mystérieux et reposant à la fois.

Cependant, cette fois, cette lueur orangée n'était autre que les torches des soldats de Valusar arrivant par l'autre tunnel. Il fallait se déplacer vite avant que le comte n'arrive dans la salle. Aldric se retourna et fit signe à ses amis qui le suivaient de se placer derrière les grandes colonnes, en embuscade.

À peine furent-ils en position qu'ils purent voir les soldats pénétrer dans le temple. Ils les laissèrent toutefois venir vers eux pour que l'Yzhal ne puisse plus être emmené vers la sortie. Jusqu'à présent, leur plan avait plutôt bien fonctionné. Le groupe de Valusar comportait plus d'hommes que le leur, mais le rapport était bien plus raisonnable qu'à l'extérieur.

Le lieutenant se retourna brièvement pour considérer ses amis et rencontra le regard d'Isard, qui lui montra son poing fermé en signe de détermination. Il imita son geste à l'adresse de tous ses compagnons avant de lever son bras pour le rabaisser brusquement, signe que l'attaque commençait.

Cette fois, l'herboriste perdit toute couleur. Il bredouilla tout d'abord quelque chose d'inaudible, puis parvint à articuler :

— Cette route est maudite, maître. Elle conduit à...

À son grand désespoir, son interlocuteur acquiesça.

— Oui, nous nous rendons à la forteresse.

Th'iam crut que Herstios allait défaillir. Visiblement, il avait été bercé depuis son enfance par les rumeurs qui couraient au sujet de ce lieu et le simple fait de le nommer le mettait mal à l'aise. Le respect qu'il avait envers son archiprêtre était malgré tout plus fort et il essaya de se ressaisir.

— Vous savez bien que je ferais tout pour vous venir en aide, mais qu'est-ce qui vous fait croire que je connais un moyen de quitter cette ville par le sud ?

Morius resta un instant silencieux et jeta un regard circulaire autour de lui, s'arrêtant sur les grands grimoires qui reposaient sur les étagères. Finalement, il dit :

— Votre maître connaissait ce moyen.

Puis il soupira avant d'ajouter :

— J'espère seulement qu'il n'a pas emmené ce secret dans sa tombe.

*Au cœur des aigles de flammes, le sceptre des oracles rayonne de ses mille sources.*

Les aigles de flammes... Enfin, il les avait trouvés !

Narghôn le Damné, fils héritier d'Hélianor la Grande, était assis sur un trône de pierre au centre d'un pentacle de feu. Ses mains osseuses, unies devant ses yeux flamboyants, ondulaient au rythme de ses incantations. Ses psalmodes maléfiques levaient d'étranges courants qui faisaient ployer les flammes cérémonielles et danser sa menaçante cape noire.

Mêlé à la concentration, un rictus de satisfaction se dessinait sur son visage crispé par les âges. Les pièces de la grande partie qui se jouait sur l'échiquier du monde se déplaçaient comme il l'entendait. Grâce à son Regard, il pouvait tout voir, tout comprendre et surtout tout maîtriser. Narghôn avait pris possession d'un grand nombre de personnes. Aucune d'elles ne s'en apercevait et, dans la plupart des cas, le magicien n'intervenait pas sur leurs actions. Il se contentait d'observer ce que ses possédés voyaient. Cependant, à tout moment, il pouvait contrôler leurs esprits et les utiliser comme de simples pantins de bois.

Bientôt, son règne viendrait. Plus personne ne pourrait défier sa puissance et il pourrait à nouveau assouvir sa soif de domination et de vengeance. Les heures de l'Yzhal, ce dernier obstacle, étaient maintenant comptées. Après plusieurs semaines de recherche, Narghôn avait enfin découvert la route qui menait

empêcher leurs assaillants de les suivre. Il ne restait plus qu'à occuper les soldats qui tenaient l'entrée afin qu'ils ne rejoignent pas immédiatement le comte. Pour ce faire, le lieutenant utilisa les trois créatures que son groupe avait capturées et emprisonnées dans de petites cages faites de branchages.

Ces petits êtres féroces aux ailes membraneuses et aux becs acérés pullulaient dans ces forêts et il n'avait pas été difficile d'en trouver quelques-uns. Ils avaient été volontairement affamés pour les rendre plus agressifs encore et, comme escompté, ils se ruèrent immédiatement vers les hommes de Valusar, laissant le temps à Aldric et à ses compagnons de se presser vers la seconde entrée.

Dans sa course, le lieutenant retrouva Isard. Ils arrivèrent ensemble face à l'entrée et, l'espace d'un regard, ils comprirent qu'ils pénétraient peut-être dans ce qui serait leur tombeau. Ils s'engagèrent néanmoins sans hésitation, suivis de Staliord et de tous leurs hommes.

Après avoir franchi le mur de végétation qu'ils avaient un peu éclairci dans l'après-midi, ils se plongèrent dans l'obscurité du tunnel. La galerie que Valusar devait emprunter était plus longue et certains obstacles pouvaient les retenir un peu ; cependant, ils ne savaient pas s'ils parviendraient à atteindre la salle de la source avant le comte Eric.

Le couloir était faiblement éclairé par de petites torches qu'ils avaient disposées sur le parcours. Les soldats purent ainsi se déplacer rapidement le long de ces murs noircis par les mousses. Le lieutenant obliqua plusieurs fois et descendit un escalier qui le conduisit directement dans l'antichambre de la grande salle. C'était une petite pièce creusée dans la roche qui, selon Staliord, avait dû servir à faire patienter les pèlerins lorsque ceux-ci étaient venus trop nombreux voir l'oracle.

Quoi que les anciens aient pu en faire, Aldric la considérait en ce moment plutôt comme un lieu idéal d'observation. Il s'arrêta donc, indiquant à ses amis de rester en retrait, et se plaça

et, malgré leur position défavorable, ils parvinrent à se protéger des flèches.

À cet instant, le lieutenant entendit un grand bruit sur sa droite. Il se tourna et observa les troncs morts rouler dans le chemin creux provoquant une nouvelle vague de panique chez les soldats de Valusar. Profitant de la cohue passagère, une nouvelle salve de traits s'abattit de plein fouet sur les hommes.

Le comte Eric choisit alors l'unique possibilité qui s'offrait à lui. Malgré le tumulte de l'attaque, ses adversaires purent entendre distinctement ses paroles :

— Séparons-nous en deux groupes ! Nous irons directement à la source pendant que l'arrière-garde prendra position à l'entrée de la grotte ; il faut les empêcher de passer.

La voix du comte eut un effet positif sur le moral de ses hommes. Ils se ressaisirent et ceux qui se tenaient à l'arrière de la colonne se placèrent autour de lui pour lui permettre de s'enfuir dans la caverne. Ils se positionnèrent ensuite de façon à tenir l'entrée.

Le lieutenant sourit. Tout se déroulait comme ils l'avaient prévu. Il empoigna de sa main gauche le cor qui était suspendu à son cou et le fit résonner deux fois. Dans le même temps, il tira un coup sec sur la corde. En entendant les cris caractéristiques des créatures qu'il venait de libérer, il s'enfuit dans la forêt.

Le plan qu'ils avaient échafaudé reposait sur un paramètre très important que Valusar ignorait. En effet, les trois dirigeants avaient eu plusieurs heures pour se familiariser avec les lieux et, très vite, ils avaient remarqué que la caverne qui abritait la Source des Oracles comportait deux entrées. La seconde était invisible de l'extérieur à cause de la végétation qui l'avait totalement obstruée, mais, de l'intérieur, ils avaient pu la dégager.

Fort de cette constatation, Aldric proposa d'attaquer la colonne de soldats lorsqu'elle serait dans le chemin creux afin de réduire leur nombre dans un premier temps. Ensuite, il était évident qu'ils allaient se séparer pour emmener l'Yzhal à l'intérieur et

à la Source des Oracles, le lieu mythique qui avait vu naître cette corne maudite. C'est là qu'elle serait détruite.

Invoquant son Regard, il se plongea dans les yeux de l'un des hommes de Valusar et prit possession de sa volonté.

Dans la grande forêt des Terres sauvages, sous les yeux inquiétants d'étranges créatures terrées dans les vieilles ruines de la cité perdue, Vazentor, soldat de la garde de Valusar, s'arrêta brusquement. Son camarade Alistios venait de lui proposer de rebrousser chemin, mais il ne l'entendit pas. Face aux deux hommes s'étendait une zone d'ombre entourée de larges arbres, qui semblaient faire disparaître le petit sentier qu'ils arpenaient depuis déjà une heure. Ces plantes formaient une grande arche comme si elles s'étaient développées autour d'une entrée de pierre. D'ailleurs, à l'endroit de la clef de voûte, un étrange emblème sortait un peu de la végétation. C'était un disque de cuivre partiellement recouvert de mousse, sur lequel on pouvait encore voir deux grands aigles sculptés face à face de façon à former un cœur. En son centre rayonnait un sceptre.

Alistios ne désirait pas particulièrement s'aventurer plus avant dans cette étrange galerie de végétation et aurait préféré retourner sur ses pas, mais Vazentor s'exclama soudain d'une voix désincarnée :

— Viens, nous sommes sur la bonne piste.

Et sans attendre de réponse, il s'engagea dans l'obscurité. À contrecœur, Alistios le suivit, préférant ne pas demeurer seul dans ces ruines, et s'enfonça à son tour dans la galerie de broussailles. Forçant le pas pour rattraper Vazentor, il dégaina son épée.

Arrivé à sa hauteur, il lui demanda :

— Comment peux-tu être aussi certain que nous sommes sur la bonne route ?

Son ami ne lui répondit pas. Il marchait, sûr de lui, le regard plongé dans la pénombre de la végétation, sans prendre garde aux dangers éventuels que pouvaient receler les endroits sombres.



Alistios ne reconnaissait plus son camarade d'ordinaire si prudent. Il hésita à le lui faire remarquer, mais rien ne semblait pouvoir faire plier sa volonté.

Le lieutenant Aldric planta sa dague dans le corps de la créature qu'il venait d'occire. Sa lame déchiqueta sa chair dans un flot pourpre, broyant ses os dans de petits craquements secs. Lorsqu'il eut découpé une petite partie de l'animal, il l'empoigna de sa main maculée et s'arrêta un petit instant, l'air écoeuré.

Voilà bientôt cinq jours que son groupe n'avait plus fait de feu. Il en avait assez de manger de la viande crue et des racines amères. Il aurait tant voulu faire cuire ce beau morceau sur une braise ardente. Malheureusement, depuis qu'ils avaient tenté de reprendre l'Yzhal des mains des troupes de Valusar, ces dernières les pourchassaient sans relâche et le moindre feu les aurait trahis instantanément.

Staliord, Aldric et leur compagnon avaient pu miraculeusement s'échapper du piège magique qui protégeait la corne. Les flammes de Haute Magie avaient le pouvoir d'empêcher toute personne de faire sortir l'objet du temple, mais dès qu'ils l'eurent reposé sur son socle, la paroi de feu avait aussitôt disparu. Le lieutenant et ses amis avaient ainsi pu s'échapper et rejoindre le reste de leur groupe. Leur fuite ne s'était néanmoins pas faite sans difficulté. Ce ne fut qu'au terme d'une longue course à travers les rues de la cité en ruine qu'ils étaient parvenus à semer les hommes de Valusar.

Aldric soupira. À contrecœur, il amena le morceau de viande sanguinolente à sa bouche et mordit la chair à pleines dents. Au même moment, il aperçut des mouvements dans la végétation non loin de lui et brandit instinctivement sa dague maculée.

Il la rabassa toutefois rapidement en constatant qu'il s'agissait d'un éclaireur qui revenait. Celui-ci s'approcha promptement et s'exclama, omettant de saluer son lieutenant :

— Ils l'ont trouvée !

apercevant les inscriptions étranges à l'intérieur, Staliord s'était souvenu d'un lieu qui, selon de très anciens écrits, se serait nommé la Source des Oracles. C'était là, à son avis, que l'Yzhal avait été forgé et c'était également là qu'il pouvait être détruit. Aldric ne laisserait pas Valusar détruire l'unique arme capable de terrasser Narghâl. Cela coûterait peut-être la vie à de nombreux hommes, mais ils devaient sauver la corne magique.

La longue colonne de soldats se rapprochait toujours du lieu de l'embuscade, s'engageant bientôt dans le chemin creux qui précédait l'entrée de la grotte. Le lieutenant ajusta sa cape de façon à ne pas être gêné dans sa course et contrôla d'une main la corde qui tombait d'une branche. Il resserra encore son ceinturon et s'assura que sa dague était prête à être dégainée. Il ne restait maintenant plus qu'à attendre le signal du prince Isard pour commencer l'attaque.

Dissimulé par un buisson, il pouvait observer l'avancée de Valusar. La marche de ces soldats se faisait dans un silence presque religieux. Lorsqu'il aperçut le comte Eric, entouré de plusieurs gardes portant la corne si solennellement, il crut voir la procession d'une secte nécromancienne. C'était à la fois terrifiant et risible. La plupart portaient des capes noires et brandissaient leurs épées pour parer à d'éventuelles attaques. Ils étaient nombreux et Aldric fut assailli par le doute. Parviendraient-ils à les arrêter ?

Ces questions furent balayées par le son d'un cor qui retentit dans la forêt. C'était le signal d'Isard. En quelques secondes, tout se précipita.

Comme un seul homme, les troupes d'Avonella, de Silnor et de la confrérie se levèrent et une pluie de flèches s'abattit sur la colonne de torches qui s'aventurait sur le chemin. De nombreux cris s'en élevèrent et plusieurs ennemis tombèrent. La deuxième salve en blessa certes encore quelques-uns, mais les boucliers l'arrêtèrent en grande partie. Le désordre que l'attaque produisit dans les rangs de Valusar se dissipa rapidement

avait pas l'intention. Ce soir, le sort de beaucoup était en jeu et c'était sur ses épaules et celles de ses alliés qu'il reposait.

Plongé dans ses réflexions, il n'entendit pas immédiatement Staliord s'approcher. Ce dernier vint s'accroupir vers lui et s'enquit doucement :

— Vous avez bien compris ce que vous avez à faire ?

Aldric en avait parlé longuement avec le frère supérieur et connaissait parfaitement son rôle. Il acquiesça distraitement, esquissant un sourire forcé.

Le plan était simple. Les forces de Valusar étaient bien supérieures en nombre ainsi qu'en armement et les chances de victoire étaient minimes. Il leur fallait donc utiliser l'effet de surprise et la rapidité d'action pour empêcher l'Yzhal d'être détruit. Ensuite, ils devraient l'utiliser contre le magicien Narghâl.

Le lieutenant ne savait pas très bien s'il devait espérer ou non la venue du Damné. S'il ne venait pas, ils avaient toutes les chances de se faire décimer par Valusar avant d'avoir pu utiliser l'Yzhal, mais s'il venait, sa magie les empêcherait peut-être de subtiliser la corne et donc de la faire sonner contre lui. Oserait-t-il prendre le risque de subir encore une fois le son de l'Yzhal ?

L'arrachant à ses pensées une nouvelle fois, Staliord s'exclama :

— Ils sont là.

Ces mots le ramenèrent immédiatement à la réalité. Un peu à sa gauche, dans l'obscurité des grands arbres, une clarté orangée se précisait. Tout d'abord, Aldric ne perçut que cette lumière dansante, mais au fur et à mesure, il discerna nettement la longue colonne de soldats qui s'approchait. D'un mouvement circulaire de la tête, il s'assura qu'aucun de ses hommes n'était visible.

À première vue, c'était le cas. Ils étaient tous terrés dans le terrain accidenté et attendaient patiemment l'ordre d'attaquer.

Le lieutenant était appuyé contre un large tronc et avait une vue plongeante sur le chemin qui menait à la caverne. En

À peine eut-il terminé sa phrase que deux autres soldats vinrent le rejoindre. Leurs visages étaient écarlates et il leur fallut quelques instants pour reprendre leur souffle. Le premier soldat poursuivit :

— Nous avons pisté deux gardes de Valusar qui s'étaient éloignés de leur campement, visiblement à la recherche d'un lieu particulier. Ils nous ont conduits directement vers une étrange galerie de pierre et de végétation aux abords du grand lac. Nous les avons attendus à la sortie et nous avons eu confirmation qu'ils avaient effectivement découvert ce qu'ils cherchaient.

Aldric hocha la tête pensivement. Les pièces étaient maintenant posées sur l'échiquier. Le choc final allait bientôt avoir lieu.

— Qu'avez-vous fait des deux soldats ? demanda-t-il.

Le garde lui répondit simplement en passant son index sous sa gorge, imitant un couperet.

Le lieutenant acquiesça.

— C'est bien. Cela nous fait toujours deux ennemis en moins.

Le prince Isard intervint :

— Oui, d'autant plus que cela nous fait gagner un temps précieux. Si ces deux soldats n'ont pas pu aller rapporter l'information à leur campement, Valusar devra faire d'autres recherches.

Cependant, Staliord secoua la tête.

— Permettez-moi de vous contredire, commença-t-il, mais les deux gardes étaient sans aucun doute sous l'emprise du Regard de Narghâl. Le magicien sait donc où cette caverne se trouve et Valusar le sait donc implicitement.

Aldric hocha la tête pour montrer son approbation. Il ajouta encore :

— Par ailleurs, Narghâl sait que nous connaissons aussi l'endroit et je ne suis pas certain que cela soit un avantage.

Dans son sombre repère, le puissant magicien se mit à rire. C'était un rire grave et menaçant qui emplissait toute la pièce et qui ne mourut qu'après de longs instants. Narghâl n'avait pas

changé de position. Il siégeait toujours sur son trône, les mains unies et les traits concentrés.

— Les imbéciles ! souffla-t-il. Croient-ils vraiment qu'ils peuvent m'arrêter de la sorte ? Ce n'est pas une poignée d'hommes mal armés et fatigués qui parviendra à contrecarrer mes plans. Ils sont ridicules.

Le Damné quitta son sourire et se replongea dans ses incantations. Les flammes autour de lui redoublèrent et la petite crypte fut alors illuminée d'une lumière dansante. À nouveau, il appela la puissance de son Regard à lui. Comme un choc, il fut projeté contre son siège, avant de s'illuminer d'un rictus de satisfaction.

— Comte Eric de Valusar, viens à moi...

Les courants d'air qui parcouraient la pièce se firent plus bruyants, comme si une voix pouvait être entendue dans leurs souffles. Puis, à mesure que le grondement s'intensifiait, Narghôn perçut clairement la réponse de son sujet :

— Ô mon maître, je vous écoute.

Le magicien lui ordonna :

— Prends tes hommes et pars sur-le-champ. Emmène la corne avec toi et prépare-toi, car elle ne sera bientôt plus.

La réponse ne se fit pas attendre :

— Bien maître. Il sera fait selon vos désirs.

Narghôn acquiesça, satisfait de son plus fidèle sujet. Il quitta ensuite le comte pour se replonger dans les visions multiples de son Regard. Il y laissa errer son esprit, contemplant les œuvres de ses sbires. Ils étaient partout et rien ne pouvait lui échapper.

Son attention se porta soudain sur la guerre de Lahrios et sur ses troupes de Ghrenx si aisément dirigées. Les armées ducales étaient puissantes. Elles avaient remporté une belle victoire et, d'ailleurs, Narghôn les avait peut-être sous-estimées. Il gardait toutefois confiance en ses hordes barbares. Lahrios et le duc tomberaient bientôt sous leurs coups et les portes du duché de Vonell et de son institut de magie lui seraient alors grandes ouvertes. Kubahl tomberait également tantôt ; ce n'était

plus qu'une question de temps. Ensuite, il s'attaquerait aux contrées plus au sud, tout d'abord Pirydim, puis la Citadelle Haute et ensuite il pourrait reprendre la forteresse qui était sienne, au sommet des Sept Brumes.

Le Regard de Narghôn fut soudain attiré par une image troublante. Il reconnut les personnes ainsi que le lieu. Son étonnement se mêla bien vite à un agacement profond. Il devrait faire vite, plus vite que prévu.

Le soir tombait sur les vastes ruines de la cité oubliée, amenant un air plus frais et une clarté indistincte sous le couvert des arbres. Le petit groupe d'hommes dirigé par Aldric, Isard et Staliord s'était rassemblé à proximité du grand lac qui bordait une partie de la ville. Ses sombres eaux s'étendaient à perte de vue vers le sud, mais ses rives avaient été si bien colonisées par la végétation qu'il était impossible de s'en approcher. D'ailleurs, la simple odeur méphitique apportée par l'air du large suffisait à dissuader quiconque de s'y rendre. Des marécages s'étendaient vraisemblablement sur plusieurs lieues avant de se déployer vers les eaux plus profondes. Personne ne désirait savoir ce qui se terrait dans cette fange.

Aldric observait la clarté ténue du crépuscule s'abaissant sur les ruines et essayait de comprendre les sentiments qui se battaient en lui. Il n'avait jamais connu cela auparavant, mais il avait une sorte de certitude diffuse et tenace, qui lui indiquait qu'il était arrivé au terme de ses jours. Le danger était certes palpable, mais il n'était pas présent ; du moins, pas encore. Pourtant, sa main droite était refermée avec une force terrible sur la garde de son épée ; ses articulations blanches de tension.

Malgré cela, cette impression ne le troublait pas vraiment ; d'une certaine manière, il y trouvait une finalité qui l'encourageait. Ce soir, il allait peut-être retrouver ses ancêtres et il savait qu'il n'allait pas le faire inutilement ou, du moins, il n'en